

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 41

Artikel: A la jeunesse vaudoise
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198971>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
 Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les banquets publics.

La cantine de l'Exposition cantonale de Vevey a servi de salle de festin au Grand Conseil du canton de Vaud et à de nombreuses associations cantonales ou fédérales. On y a vu atablés, successivement, les sous-officiers, les Jeunesses vaudoises, les membres du Club alpin, les vélocipédistes, les chasseurs, les bouchers, les officiers de l'état civil, les agriculteurs, et bien d'autres sociétés encore. Pas de dimanche où l'on n'entendit un toast à la patrie ou quelques cordiales paroles de bienvenue prononcées par un des représentants des autorités veveysannes.

Ce spectacle eût enchanté un écrivain du XVIII^e siècle qui se plaignait dans le *Journal de Lausanne* que l'habitude des festins publics ne fût pas entrée dans les mœurs des habitants du Pays de Vaud.

« Messieurs, écrivait-il en 1788 aux rédacteurs de cette gazette, l'expérience prouve que la table est le moyen, j'ose dire unique et par excellence, pour développer l'homme et lui donner toute l'énergie dont il peut être susceptible. C'est à table où les familles apprennent à s'aimer, à sentir le prix de la concorde; c'est à table où toutes les facultés du cœur et de l'esprit prennent un nouvel essor et où les liaisons internes et délicieuses se forment et se nourrissent; c'est à table enfin où les ambassadeurs ont souvent signé des traités de paix et où la liberté et l'égalité semblent rapprocher tous les hommes.

« Autrefois, Messieurs, dans mon pays, les magistrats et le peuple étaient souvent réunis par des festins publics, et tout n'en allait que mieux. Au sein de la gaieté et de la franchise, oubliant leur dignité, ils apprenaient à connaître l'esprit national et les vrais besoins du peuple. L'homme spirituel et sensible, encouragé par l'unité d'action et l'air de contentement répandu sur tous les convives, ne craignait pas de s'abandonner à l'enthousiasme de la vertu au milieu des pères de la patrie, qui applaudissaient, en souriant, aux transports de son zèle : le sentiment pénétrait bientôt toutes les âmes; et l'égoïste même, secoué trop vivement pour conserver son sang-froid, semblait s'oublier un instant pour s'occuper du bonheur général.

« Messieurs, dans le sein de votre paisible Helvétie, sous le gouvernement le plus juste, le plus humain, qui peut vous empêcher de faire naître de telles institutions? Souvenez-vous que c'est au milieu des repas publics que Lacédémone s'occupait des grands intérêts de la patrie et qu'elle fut pendant si longtemps heureuse au dedans et redoutable au dehors. Quoique je vous donne Lacédémone pour exemple, je n'entends cependant pas que vous suiviez les règles austères de frugalité que ce peuple s'était imposées. Les truites de votre lac, vos excellents vins de La Vaux sont sans doute bien à préférer au brouet noir des Spartiates; mais sans prétendre vous diriger dans vos repas à venir, souvenez-vous qu'il en faut bannir également et la profusion

et la lésine; c'est le moral qui doit, avant toutes choses, fournir au plaisir, et c'est, au contraire, de l'abondance variée des mets et des vins que naissent les indigestions. Faites donc, si vous êtes avides de bonheur et de patriotisme, comme je n'en saurais douter, des festins publics, où vos magistrats et votre noblesse fassent corps avec vous; c'est en apprenant à mieux vous connaître que vous vous estimerez davantage et que vous donnerez à cette bonne loyauté helvétique qui est dans vos cœurs tout l'essor dont eile est susceptible.

« Les repas publics vous rendront votre patrie plus chère; les repas particuliers, en fortifiant ce sentiment dans vos cœurs, vous feront sentir plus vivement les charmes et les douceurs de l'amitié, et concourront merveilleusement à répandre sur les premiers un lustre et un intérêt propres à donner encore plus d'énergie à vos sentiments patriotiques.

« Il y a peu de temps, Messieurs, que j'allai voir d'anciens et bons amis que j'ai à Lausanne; j'y visitai, entre autres, diverses sociétés composées de personnes que je ne saurais trop estimer et chérir; mais je ne puis vous cacher quelle fut ma surprise quand je vis que l'eau était devenue la boisson générale; curieux de savoir si l'usage des soupers s'était aussi éteint parmi eux, je le demandai; hélas! je le dis avec douleur, on me répondit affirmativement.

« Je vous décèle, Messieurs, ces abus qui pourraient avoir des suites funestes, parce qu'on doit les considérer comme attentatoires au bonheur des individus et par conséquent à la félicité publique. Employez donc, je vous en conjure, toute la force du raisonnement, tous les charmes de l'éloquence pour faire sentir la nécessité du plan que je vous propose; et croyez que ce sera en le remplissant que votre Société philanthropique pourra enfin s'assurer de ses succès.

« Serait-ce donc en vain que les coteaux dorés de La Vaux nous auraient fourni cette année un nectar si délicieux? Serait-ce donc en vain que vous entendriez sans cesse un crieur privilégié vous annoncer avec une voix éclatante et vigoureuse les riches et abondants trésors de l'automne?

« Qui que vous soyez, ennemis des soupers du vieux temps et de cette joie pure et douce qui étincelle au milieu d'un repas que l'amitié et la franchise assainissent, fuyez de ma présence! Allez pressurer tranquillement les froides mamelles des vaches de vos montagnes, ou, autour d'une insipide table à thé, frondez, si vous le trouvez bon, les mœurs antiques et respectables de nos bons aïeux; votre oeil éteint, vos mines pâles et blêmes, vous y invitent. Quant à moi, glorieux de marcher sur leurs traces, dans de douces orgies, environné de mes incorruptibles amis, nous te chanterons, Dieu du raisin! Et animés par ta liqueur délicieuse et bienfaisante, nous ne cesserons de nous occuper, le cœur plein de joie et d'humanité, du bonheur de nos semblables. Puisse

notre exemple produire de salutaires effets! C'est en formant ces vœux ardents que j'ai l'honneur d'être, etc.»

« *Un soupeur de la vieille roche.* »

Qui se serait douté que les Lausannois de 1788 fussent des buveurs d'eau?

A la jeunesse vaudoise.

Monsieur du Conteur,

Ah! il est passé et bien passé le beau temps où je faisais partie d'une société de jeunesse.

Parfois encore, il m'en revient aux lèvres un petit goût un peu amer de *rebaille-m'en-mé...*

Tenez, mon voisin Pierre, en abreuvant ses vaches, siffle comme un merle après la pluie.

Or, l'autre jour, dans quel casier de sa mémoire alla-t-il retrouver, pour l'avoir sans doute entendu aux jours de sa petite enfance, un vieil air doux et sautillant.

— Pierre, lui ai-je crié de ma fenêtre, sais-tu bien ce que tu siffles là?

— Ça, m'a-t-il dit. Pauvre tante Gritelet, ce n'est rien du tout... une vieille ringue des autrefois.

Une vieille ringue! Le malheureux! En l'entendant, je nous ai revus: quand nous avions vingt ans et que nous dansions la mouffrine. Nous prenant par la main, nous chantions avec le violon et en tournant en cercle autour de la salle:

Tanta Djanna, vire ta coiffe;
 Te nos z'épouairé, sé montréré...

Enfin, il en faut faire son deuil. Une chose me console: c'est que je n'ai pas donné ma part au chat, et que, je peux vous le garantir, de danseuse plus intrépide et plus émodée que moi, il n'en était point dans tout le village..

Bon! voilà que je m'égare hors des sentiers. Il faut m'excuser. La tête des vieilles femmes comme moi ressemble à ces tiroirs ventrus de commode où l'on jette au fur et à mesure toutes sortes de souvenirs.

Cela s'entasse sans qu'on s'en aperçoive. Qu'un beau jour on ouvre le tiroir pour chercher quelque chose, on trouve ceci, puis cela, on s'arrête à déplier un foulard, à faire briller une vieille bague, on essaie un collier, on verse une petite larme sur une fleur fanée, on frotte du coin de son tablier un portrait terni, tant et si bien que les heures passent, et qu'on oublie finalement ce qu'on était venu chercher.

Moi, je vais tâcher d'aller droit au but.

Que chante-t-on dans les réunions de jeunesse? Car on y chante, n'est-il pas vrai? La jeunesse sans chansons, ne serait-ce point le mois de mai sans fleurs, l'amour sans baisers, la fleur sans parfums?

C'est que, voyez-vous, je suis navrée! J'ai prié l'autre jour quelques-unes de mes nièces de m'apporter leurs cahiers de chansons.

Est-il Dieu possible! Ah! que j'aurais mieux fait de me tenir coite que d'aller rebouillir ces horreurs.

Les chansons patriotiques parlent d'« Al-

sace et Lorraine, les deux pauvres sœurs, » ou du Tonkin, ou de la revue de Longchamp. Ce que cela doit intéresser nos jeunes gens.

Les autres... mon Dieu, les autres, on est embarrassé pour dire ce qui l'emporte chez elles, de la sottise ou de la grossièreté.

A mon âge, mon té, on ne s'épouaille pas facilement, et on ne se croit pas tenue de faire des manières comme une marraine, mais, franchement, je me demande le plaisir qu'on peut éprouver à chanter par exemple :

Ma grosse Julie est un' nourrice
Que j'ai connue au parc Monceau ;
Je vous jure qu'elle n'a rien de factice,
Sur le devant comme au verso !

Tenez, cela me rebouille, non pas le cœur, mais l'estomac. . .

Et quand j'ai demandé à mes nièces si elles ne chantaient jamais nos vieilles chansons, au moins les plus belles : « Le canton de Vaud si beau », etc., elles m'ont ri au nez :

— C'est bon pour le Centenaire, ces vieilles ritoules :

Ces vieilles ritoules!!! Ah! le mot m'est resté sur le cœur, je vous en jure ma foi.

Et, malgré tout, je persiste à dire que dans le temps nous chantions plus et mieux et que nos chansons surtout étaient bien plus jolies que celles d'aujourd'hui.

Je les vois quand je veux, ces dansées improvisées dans une grange ou une cuisine. Quand on avait bien tourné et qu'on était las, on s'asseyait contre les parois.

— A présent, émodez en voir une jolie, disaient les garçons.

On se poussait du coude un petit moment, pour la bonne façon, puis tout à coup l'une commençait. C'était ordinairement ma sœur Julie, qui avait une tant belle voix, et qui devait mourir de langueur à vingt deux ans. Ma cousine Sophie menait l'alto, et toutes nous suivions. Ensuite, chacun disait la sienne, et il n'était pas question de se faire prier, on y allait bravement.

Les garçons chantaient surtout la chanson patriotique et on en avait de belles, aliez. David à l'assesseur entonnait régulièrement :

Vaudois, c'est pour la liberté
Que tu dois sacrifier ta vie.
Tu dois redoubler de fierté
Quand il s'agit de la Patrie.

Puis nous chantions en chœur notre cher canton de Vaud :

Quand la vieillèsse pesante
Rendra ma voix faible et tremblante,
Ma voix encor, près du tombeau,
Mourante,
Veut dire : adieu, canton de Vaud
Si beau !

De sa petite voix aigrette, Louis à l'ancien châtelain, qui était bossu, entonnait avec conviction :

Pour la vie,
Elle aura nos cours sans retour,
La Patrie,
Où nous avons reçu le jour.

Et nous avions aussi de belles romances, qui faisaient rêver. Mon cousin Etienne, qui avait servi en France, nous faisait toujours pleurer en chantant :

Plaisir d'amour ne dure qu'un instant,
Chagrin d'amour dure toute la vie.
J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie.
Elle me quitte et prend un autre amant.

Il est vrai qu'il nous consolait tout de suite après en entonnant :

Jeune et gentille bergerette,
En tapinois, un jour dans un jardin,
Cueillit rose tant joliette
Dont elle orna d'abord son sein.

Puis on passait à d'autres plus gaies. Mon frère Louis, qui était déjà un vieux garçon dé-

terminé, chantait la chanson des Ormonnans contre le mariage :

Si je marie une fille
Et qu'elle soit donc riche,
Elle me dira : rupian,
Tu manges tout mon bien,
Mes enfants n'auront rien.

Pour changer, la Louise du Moulin entonnait « Belle-Rose » :

Combien te donne-t-on par an,
Belle-Rose ?
L'on me donne douze écus blancs,
Belle-Rose du printemps.

Mais où l'on chantait surtout, c'était le soir à la veillée. On se réunissait presque toujours chez la Nanette, une vieille quasi centenaire, dont le nez et le menton se touchaient presque, mais qui était plus fine dans son petit doigt que nous tous les jeunes ensemble. Elle nous apprenait les vieilles chansons. C'est d'elle que nous avions appris la chanson du rouet :

Ainsi que moi, filait jadis
La reine Berthe en son pays ;
Par nos rouets, par nos chansons,
Les soirs d'hiver nous abrégeons.

C'est elle qui de sa voix chevrotante nous chantait :

Filles de nos cantons,
Venez prendre leçons :
Il faut de l'ajustement,
Belle enfant,
Quand on a des amants !

C'est là que pour la première fois le domestique au syndic, qui venait de la Rossinière, nous chanta celle des armailles :

Vouaite vai, vers noutron tsalé,
Frai amon tot reverdi.
Applieï dan voutron cavallo,
No fau modà cheïn gros tardi.

Et que d'autres, gaies ou tristes, que nous chantions à chaque instant :

J'ai tant pleuré, versé de larmes,
Que des moulins en ont viré,
Petits ruisseaux, grandes rivières,
Pendant trois jours ont débordé.

Ou bien :

Et ma colombe blanche,
Qui chante jour et nuit,
Qui chante pour les filles,
Qui n'ont pas de mari....

La rime de ces vieilles chansons n'est pas riche et le style en est vieux, mais nous les aimions, parce qu'elles reflétaient notre vie, nous parlaient de notre pays et nous mettaient en communion avec nos anciens.

Tenez, rien que pour entendre encore le vieux couplet que nous chantait au ressa des moissons mon oncle Jean-Pierre :

Djan de la melan-na,
Pierro dau subliet,
Tiré don mè tsaussés,
T'ari dai bougnets,

rien que pour ce vieux couplet, sans queue ni tête, je donnerais tous les « ki ri ki ri kan » de Jacques Dalcrose, devant qui se pâment nos bonnes bourgeoises.

Le devoir de la jeune génération est donc de s'efforcer de chasser toutes ces chansons sales ou bêtes qui nous viennent de l'étranger et de remettre en honneur nos jolies chansons d'autrefois.

Ne pensez-vous pas qu'en faisant cela, elle aurait bien mérité de la petite patrie vaudoise ?

TANTE GRITILET.

Pour copie conforme : PIERRE D'ANTAN.

Défilez, grands de la terre !

Il y a, en ce moment, au Kursaal de Bel-Air, deux artistes qui ont grand succès (*).

Les imitations de MM. Daras et Géram recueillent chaque soir de nombreux applaudissements. Mais, de ces applaudissements, une bonne part s'en va droit aux personnages représentés. Et c'est très curieux de voir, à l'occasion d'un simple divertissement, les sentiments intimes du public se manifester de façon aussi spontanée.

C'est d'abord une série d'imitations représentant les compositeurs de renom. Chacun de ceux-ci vient à son tour diriger l'orchestre, pour l'exécution de quelques mesures d'une de ses œuvres les plus populaires.

Offenbach accourt en se dandinant aux accents joyeux de la marche de *La fille du tambour-major*. Aux sons des cuivres éclatants, Gounod proclame la « gloire immortelle de ses aïeux ». Ambroise Thomas, très solennel, fait son entrée sur l'air : « Je suis Titania, la blonde... », tandis que Métra s'endort, bâton en main, aux accords soporifiques de sa *Vague*.

Jusque-là, rien de bien frappant dans les manifestations du public, adressées surtout au talent des imitateurs. Tout au plus, l'apparition de Wagner produit-elle quelque sensation. Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'on se trouve tout à coup face à face avec le Jupiter-tonnant de la musique moderne.

Aux musiciens, succèdent les personnages politiques. C'est alors que les manifestations s'en donnent et prennent un caractère particulier. L'artiste n'est plus rien ; le personnage est tout.

Le commandant Marchand ouvre le défilé. Ses exploits touchant spécialement la France, le « brave commandant » n'a chez nous qu'un succès d'estime.

Le czar Nicolas II, le « fidèle ami et allié », Edouard VII, d'Angleterre et le shah de Perse, en dépit de leurs brillants costumes, ne produisent pas sur notre public l'effet qu'ils ont l'air d'attendre. Sans avoir précisément des raisons de leur faire grise mine, nous en avons moins encore de les applaudir. Il sont aux antipodes de nos idées politiques et sociales ; nous ne les concevons plus.

Un gracieux accueil est fait au roi des Belges. L'arrivée de l'empereur François-Joseph, d'Autriche, et du défunt roi d'Italie, Humbert I^{er}, provoque un mouvement de vive sympathie. On connaît, du premier, le grand âge et le noble caractère ; on sait les difficultés de sa tâche et qu'il n'est empereur que par le hasard de la naissance, c'est-à-dire par devoir plus que par goût ; on sait qu'il eut, autant et plus qu'un simple mortel, sa grande part d'épreuves. Le second fut lâchement assassiné par un anarchiste, sans que rien autre que son titre de roi le désignât aux basses vengeances de ces ennemis de la société. Cela suffit ; la foule compatit toujours aux souffrances imméritées.

Le poignard de Caserio a valu au président Carnot le bénéfice de ce même courant de sympathie. Toutefois, les acclamations qui accueillent l'entrée de Sadi Carnot s'adressent aussi au républicain sincère et au petit-fils de « l'organisateur de la victoire ». Très acclamé également, M. Loubet, jusqu'ici le plus démocratique des présidents de la République française. La belle prestance et le monocle de Félix Faure ont moins de succès. On regrette de ne retrouver rien du « petit tanneur », dans ce magistrat solennel et un peu trop décoratif pour nous.

Le « grand Kléber », à la haute stature, à l'air martial, évoque les campagnes glorieuses

(* MM. Daras et Géram nous ont quittés vendredi.